

Vouloir le néant...

« Il devrait exister une science de la contrariété. Les gens ont besoin d'épreuves difficiles et d'oppression pour développer leurs muscles psychiques. » Extrait de *Les dits de Muad'Dib*, par la Princesse Irulan. »

Franck HERBERT, *Dune*, t. I, Paris, Presses-Pocket, 1987, p. 253.

CA BOUGE AVEC LE POST. *Le post est partout, comme nous le suggèrent Frédéric Vandenberghe avec son post-isme généralisé et François Laplantine en parlant du posting nord-américain (1), post que l'on peut effectivement décliner sur bien des airs : postmodernité et/ou postmodernisme, postindustrialisme, poststructuralisme, postimpressionnisme, posttélévision (et son corollaire en forme de post-story), postcolonialisme, postféminisme, postmarxisme, postcommunisme, et aujourd'hui postislamisme...*

(1) Cf., dans ce même numéro : Frédéric VANDENBERGHE, « Post-isme ou positivisme ? Une comparaison entre les théories de la réification et les théories de la postmodernité », p. 39-50 ; cf., également : François LAPLANTINE, « Le métissage, moment improbable d'une connaissance vibratoire », *X-Alta*, n° 2/3, « Multiculturalisme. », novembre 1999, p. 35-48.

— j'ai laissé un peu de place pour que le lecteur puisse insérer tous les post-quelque chose qu'il voudra — sans parler de la postcommunication représentée par les messageries électroniques — de quoi je me mail (mèl) ? — comme sorte de timbre-post.

Les lamentations de l'école de Francfort — écrite ici avec un « é » minuscule pour insister sur le fait qu'elle n'est pas une École (2) —, et singulièrement celle concernant la réduction voire la perte de la possibilité de l'expérience qui

(2) *Le Monde des livres* nous annonce, dans sa livraison du 28 septembre 2001, p. X, l'attribution du prix Theodor-Adorno à Jacques Derrida. En soi, l'existence d'un « prix Theodor-Adorno » est une insulte à la pensée même de cet auteur. L'institutionnalisation de la théorie critique en fait une école à laquelle il est bon de se rattacher pour en tirer les profits symboliques et réels des usages universitaires et intellectuels. Le tour de passe-passe idéologique qui consiste à attribuer ce prix à un Jacques Derrida dont on nous dit que « dans son discours de remerciement qu'il réserve pour un prochain livre [ben tiens donc], Jacques Derrida a laissé parler les voix qu'il entend en songe depuis des décennies et qui lui disent : "N'es-tu pas un héritier de l'école de Francfort ?" », montre l'état d'esprit des successeurs (sic) de Adorno, Horkheimer, Marcuse et *alii*. Comme il en a été, par exemple, du surréalisme, du situationnisme ou du gauchisme, les *chiens de garde*, qui ont surtout ceci de nouveau qu'ils sont encore plus nombreux qu'à l'époque de Nizan (mais en mieux cachés), ont pu accrocher le dernier « isme » qui semblait manquer à leur tableau de chasse. Pas-de-bol et ras-le-bol : il n'y a pas d'« isme », juste un isthme instable sur lequel dansent les psittacidés de la falsification idéologique.

intéresse Martin Jay (3), renvoient à l'idée répandue qu'il faudrait voir une origine au postmodernisme dans la pensée de Theodor W. Adorno. D'où l'existence funambulesque d'une pensée postfrancfortoise qui puiserait racines et pillerait aphorismes dans quelque chose qui n'est pas post du tout. Cet amalgame verbeux — qui se donne également la possibilité de revendiquer le « tout est bon » de Feyerabend (4) — s'insinue doucement, tel un think-thank épistémologique, dans les rouages malicieux de la définition d'une posthumanité à la Fukuyama (5) : l'horreur du monde est poétique car plus rien ne peut s'analyser en termes d'historicité, il n'y a que des sens dans tous les sens, équivalents.

A contrario, si tout est réifié, il n'y aurait, de façon logique, plus d'humanité du tout : comme une non-humanité. L'homme réifié n'est pas le surhomme : il est le non-homme. Les premières citations utilisées par Martin Jay (6) résonnent d'un écho effrayant dans le vacarme actuel du terrorisme moderne, forme nouvelle, mais seulement forme, d'une modernité poussée au paroxysme de son horreur : la domination d'un Nord éclairé sur un Sud barbare, la suprématie du christianisme sur l'islam, la supériorité du Blanc sur les autres, et, last but not least, la démocratie capitaliste, ou le capitalisme démocratique, comme seul point d'horizon.

De l'autre côté, le « ni, ni », avancé par Frédéric Vanderberghe — ni réifié, ni postmoderne —, laisserait supposer l'existence d'une troisième voie — peut-être celle de ses illustres formateurs : Anthony Giddens, Jeffrey Alexander, Jürgen Habermas, Alain Touraine et Luc Ferry ? — qui, sur le mode d'une communauté scientifique idéalement basée sur le consensus discursif, ferait que le monde tourne enfin rond, pour de bon.

Polemos

Un usage trop polémique — mais, peut-on jamais être, à l'instar de Nietzsche, trop polémique ? —, une lecture trop hâtive, un parti pris mal assumé et violent, une mauvaise foi — à la mode, à la mode, à la mode des médias —, tout ce genre d'arguties pour fausses consciences éclairées derrière visages, corps et pensées masqués, nous ferait sans doute manquer ce qui, dans les deux discours qui m'occupent présentement, éclaire l'actuel, la réalité, la parodie d'humanité qui se joue sous nos yeux bien souvent aveugles — d'ailleurs, si dans ce monde, les borgnes devenaient rois, il y aurait de quoi s'inquiéter avec tous les roumis Jean-Marie qui traînent, fermez la parenthèse.

D'aucuns pensent que le monde entre dans une nouvelle phase, que rien ne sera plus comme avant, qu'il nous faut re-penser (7) l'humanité et le développement du modèle universel démocratique et libéral. Ben voyons. J'avancerai, gaillardement, que c'est tout le contraire. La logique qui déroule son tapis rouge sang devant nos yeux ébahis est exactement celle de l'imposture que l'on nous propose comme panacée. Que non seulement ce modèle si gracieux qui nous a valu à tous, entre autres, deux guerres mondiales et la Shoah, le Viet Nam et le napalm, l'Algérie et la gégène, Hiroshima et Nagasaki, le Biafra et ses famines, le Goulag et le capitalisme monopoliste d'État, Tchernobyl — « mais, les centrales, c'est l'infailibilité totale, puisqu'on te le dit », chantait Castelhemis — provoque le type de terrorisme aveugle comme celui du World Trade Center — laissons le Pentagone, c'est une cible militaire —, mais, plus encore, qu'il s'en nourrit.

Je le dis, non sans rire : qui ne comprend pas ceci est bien ce que Garfinkel nommait un « idiot culturel » (8). Qui peut encore croire — mais, au fait, qui pouvait déjà croire ? — les propos surannés des girouettes politico-médiatiques et autres pseudo intellectuels-experts ? Qui peut toujours accorder une once de lucidité à ceux qui, sous couvert d'un sérieux d'apparat, participent au jeu et du

(3) Cf. dans ce même numéro : Martin JAY, « L'expérience est-elle toujours en crise ? Réflexions sur une lamentation de l'école de Francfort », p. 55-66.

(4) Cf., Paul FEYERABEND, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil, 1988.

(5) Cf., Francis FUKUYAMA, *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*, Paris, Flammarion, 1992.

(6) Cf. Martin JAY, « L'expérience est-elle toujours en crise ? Réflexions sur une lamentation de l'école de Francfort », *op. cit.*, p. 55.

(7) Sur la mode du « penser quelque chose », j'invite le lecteur à lire un des entretiens de tête du présent numéro : Roger DADOUN, « Des servitudes très-volontaires, ou non », p. 19-30.

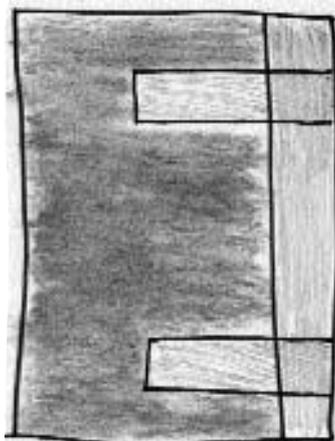
(8) D'accord avec Frédéric Vandenberghe pour penser que les hommes ne sont pas des idiots culturels. Mais il y en a quand même, hélas (cf., p. 49, sa cinquième proposition dans l'article cité plus haut). D'autre part, j'invite à réfléchir entre l'idée sartrienne selon laquelle nous sommes condamnés à être libres, et celle de Baudrillard pour qui nous sommes désormais sommés d'être libres.

jeu de l'illusion démocratique version libéralisme acharné ? Qui peut ne jamais se rendre compte que ce qui se trame sous nos yeux ébahis n'est qu'une pièce parfaitement descriptible et, somme toute prévisible, des contradictions et de l'affirmation de la techno-science et du techno-capital ?

Post-isme ou postmodernisme : le djihad n'existe pas

Osons une parabole à la Baudrillard : le djihad n'existe pas. J'rigole. Mais je reste goguenard à l'idée de l'interprétation que les post-machins vont donner à la guerre sainte que se livrent l'ensemble des fous de Dieu (président américain ou mollah taliban, même combat). Néanmoins, il n'y a pas de djihad. Quand le refus de la modernité utilise les techniques hyper-sophistiquées de la modernité (Boeing suicides) et quand, dans le même temps, la modernité utilise la rhétorique de la pré-modernité (Bien contre Mal), la notion de djihad perd de sa superbe. Mais, que l'on y prenne bien garde, quand les justes sont des deux côtés, il y a un schisme quelque part. Du coup, la croisade n'existe pas non plus, puisque les propositions s'annulent. Et pourtant, ils tombent les Boeing. Et pourtant, ils meurent les Afghans (et les autres également, que l'on aurait un peu trop tendance à oublier, comme disait Desproges).

Enlevez le matérialisme, il en restera toujours quelque chose. Ce qui tue, ce sont des avions bourrés d'électronique, des armes sophistiquées, des produits chimiques composés en laboratoire : techno-science. Ce qui permet de les utiliser, c'est l'argent sale (sic) qui circule librement entre les sociétés écrans et les paradis fiscaux, et dont les bourses ont besoin pour ne pas s'effondrer : techno-capital.



Renaud VRAGHIN,
Le djihad n'existe pas-
esquisse, 2001.

Tout ce que retient le postmodernisme, c'est l'image, ce kitsch onirique dont parlait Benjamin et au travers duquel « la technique confisque définitivement l'image extérieure des choses, comme des billets de banque qui vont être retirés de la circulation (9) ». Là où d'autres décèlent le panopticon de Bentham, les post-modernes inventent un kaléidoscope coloré à l'intérieur duquel la vitesse folle des portions d'images ferait que nous ne pouvons rien discerner; et surtout pas, ce qui peut sembler plutôt bien, une unique perspective. L'ennui, c'est qu'il n'y a plus de perspective du tout puisque toutes se chevauchent sans se lier ni s'entremêler. Plus qu'un trou béant sans passé, sans présent, sans histoire. Comme le soutient, avec acuité, Martin Jay, « le postmodernisme doit être compris comme le chapitre culminant d'une histoire de l'œil (énucléé). Ou plutôt, il doit, paradoxalement, être à la fois l'hypertrophie du visuel, au moins dans un de ses modes, et son dénigrement (10) ».

(9) Walter BENJAMIN, « Kitsch onirique », 1927, in *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, 2000, p. 7 sq.

(10) Martin JAY, *Downcast Eyes. The denigration of vision in twentieth-century French thought*, Berkeley, University of California Press, 1994, p. 546.

Réification et expérience : l'ombre de la peur

Si de ce déferlement d'images rien ne sort, si ce n'est l'inférieure primauté de l'hic et nunc, comment saisir le déroulement de l'histoire ? Comment interpréter, par exemple, la confiance mondiale en Georges W. Bush — un véritable idiot culturel, pour le coup, élu dans des conditions vaudevillesques et fils d'un va-t'en-guerre ? Comment lire la popularité nouvelle, accablante et virginale d'un Jacques Chirac qui, en son for intérieur, doit trouver bien des avantages à une actualité qui fait refluer le parfum des affaires scandaleuses qui le touchent vers les rivages d'une après-élection tant désirée ?

« Les Français ont la mémoire courte » disait de Gaulle. Ils ne sont pas les seuls à une époque qui, si elle n'est pas celle de la réification totale comme le soutient Vandenberghe, est au moins celle de la crétinisation absolue. Fonder, dans ce cadre, un espoir dans l'homme, ce n'est pas lui trouver une essence qui transcenderait ses erreurs et errances. C'est reconnaître sa volonté de nuire, sa pure volonté de vouloir quelque chose pour le simple fait de vouloir, c'est amplifier l'écho de son désespoir (Benjamin et Adorno s'y sont employés), c'est quêter l'absolu au travers de la critique immanente (11). Enchâsser l'expérience dans « l'interdépendance des sujets entre eux et avec le monde (12) », c'est discerner le non-identique dans les contradictions entre l'homme réifié et sa volonté de puissance, cet instinct de liberté qui pourrait le faire sujet de sa propre histoire. Contre un humanisme théorique qui va de pair avec un humanitarisme pratique, il nous faudrait saisir cet empiètement (13) d'une tendance idéaliste de la rencontre et de la reconnaissance sur la tendance matérialiste d'une différenciation, ce vouloir donner sens.

Mais laissons en suspens le mot de la fin à Nietzsche lui-même — à moins que ce ne soit Zarathoustra (14) : « Il est absolument impossible de se cacher ce qui s'exprime en vérité dans ce vouloir, qui tient de l'idéal ascétique sa direction : cette haine de l'humain, plus encore de l'animalité, plus encore de la matérialité, cette horreur des sens, de la raison même, cette peur du bonheur et de la beauté, ce désir d'échapper à l'apparence, au changement, au devenir, à la mort, à tout projet, au désir même — tout cela signifie, osons le comprendre, une volonté de néant, une aversion de la vie, une révolte contre les conditions fondamentales de la vie, mais cela est et demeure une volonté !... Et pour répéter à la fin ce que j'ai dit au début : l'homme aime mieux vouloir le néant que ne pas vouloir... »

(11) Sur la réification totale, cf. Frédéric VANDENBERGHE, « Post-isme ou positivisme ? Une comparaison entre les théories de la réification et les théories de la postmodernité », *op. cit.*, p. 44 ; sur la critique immanente, cf. Martin JAY, « L'expérience est-elle toujours en crise ? Réflexions sur une lamentation de l'école de Francfort », *op. cit.*, p. 57.

(12) *Ibidem*, p. 61.

(13) Cf. Louis ALTHUSSER, *Sur la philosophie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 103.

(14) Friedrich NIETZSCHE, *La Généalogie de la morale. Un écrit polémique*, 1887, Paris, Gallimard, 1999, p. 195.